

ACADEMIE DES SCIENCES ET
LETTRES DE MONTPELLIER

Séance du 20/01/1997
Conf. n°2052, Bull. 28, pp. 5-16 (1998)



L'ENFANT ET L'IMAGE DANS LA MÉMOIRE DES ÉCRIVAINS

par Claude LAMBOLEY

MOTS CLEFS : Mémoires d'enfance de nombreux écrivains. Influence des images et des livres d'images dans l'initiation des enfants au Beau et au Savoir.

RÉSUMÉ : L'auteur évoque l'importance qu'ont eu les images dans l'initiation des enfants au Beau et au Savoir, du fait de leur diffusion, dès le XIX^e, à la suite des progrès techniques apportés par la lithographie puis par les jouets d'optique et enfin le cinéma. Il s'appuie sur les souvenirs de nombreux écrivains, Baudelaire, Dumas, Loti, Sartre ou Schneider entre autres.

*"Pour l'enfant amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit,
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes!
Aux yeux du souvenir que le monde est petit".¹*

C'est ainsi que l'auteur des Fleurs du Mal exprime la fascination de l'enfant pour les images, portes ouvertes à l'imagination. Ces quelques vers nous ont incité à rechercher chez les écrivains le témoignage, ô combien précieux, de cet attrait de l'enfance pour les images, avant leur banalisation par la télévision et les divers média.

C'est au XIX^e siècle que l'image devient omniprésente dans les livres, les journaux ou dans la hotte des colporteurs. Cet essor avait été possible grâce aux progrès techniques : technique du bois debout permettant l'impression simultanée sur une même page du texte et de l'image, et lithographie, découverte par Senefelder en 1796, introduite en France au début du XIX^e siècle, offrant l'avantage d'une grande facilité et d'une grande rapidité d'exécution, devenant, dès lors, le procédé idéal des estampes populaires.

L'image, ainsi multipliée, devient un outil primordial de toute éducation, qu'elle soit républicaine et laïque, morale et religieuse. L'enfant, devenu après les écrits de Rousseau et le développement de la bourgeoisie au XIX^e siècle le centre de l'univers familial, va profiter pleinement de l'image.

Qui observe un enfant ne peut qu'être étonné de la concentration avec laquelle il s'émerveille de ce qui l'environne, marquant souvent sa préférence pour les images. Cela n'a pas échappé aux

éducateurs qui ont utilisé l'image comme moyen d'éducation. Ces deux remarques vont servir de charpente à notre exposé, nous intéressant successivement à l'image révélatrice de l'Esthétique et à l'image initiatrice à la Connaissance.

L'IMAGE ET LA RÉVÉLATION DU BEAU

Grâce aux images, l'enfant va découvrir le sens esthétique, sensible d'abord aux couleurs, à leur éclat, à leur combinaison puis au dessin et à ce qu'il représente. Cette révélation se fera en deux étapes, passant de la découverte des images à la création d'images.

Avide de tout découvrir, dès que son champ de vision s'élargit, l'enfant s'intéresse aux objets et aux êtres familiers qui l'entourent. Intrigué, sa curiosité en éveil, il va, peu à peu, découvrir l'image. Certes cette découverte sera facilitée dans un milieu aisé, grâce aux tableaux, pastels ou gravures qui décorent alors les murs. *"Très jeune, nous dit Baudelaire², mes yeux remplis d'images peintes ou gravées n'avaient jamais pu se rassasier et je crois que les mondes pourraient finir, impavidum ferient, avant que je devienne iconoclaste"*.

Mais parfois des objets usuels, très humbles mais décorés, pouvaient servir de révélateurs. Anatole France, évoquant sa fille âgée de trois mois, dans le "Livre de mon Ami", écrit : *"Suzanne ne s'était pas encore mise à la recherche du beau, elle s'y mit à trois mois vingt jours avec beaucoup d'ardeur... C'était dans la salle à manger, un matin... Suzanne entra... Suzanne, penchée vers la table, ouvrit les yeux, tant et si bien qu'ils devinrent tout ronds... Il y avait de la surprise et de l'admiration dans son regard. Sur la stupidité touchante et vénérable de son petit visage on voyait glisser je ne sais quoi de spirituel... Elle poussa un cri d'oiseau blessé. Non ce n'était pas une épingle qui la piquait. C'était l'amour du beau ! Jugez plutôt : coulée à demi hors des bras de sa mère, elle agita les poings sur la table, et, s'aidant de l'épaule et du genou, soufflant, toussant, bavant, elle parvint à embrasser une assiette. Un vieil ouvrier rustique de Strasbourg avait peint sur cette assiette un coq rouge. Suzanne voulut prendre ce coq, ce n'était pas pour le manger, c'était donc parce qu'elle le trouvait beau"³.*

Cette révélation esthétique n'est pas seulement réservée à la bourgeoisie. Même dans les milieux modestes, il était courant de trouver aux murs des lithographies, des images populaires ou des gravures religieuses.

Celles-ci étaient fournies par les marchands de chansons, ou les colporteurs, originaires le plus souvent de Gascogne ou de Chamagne en Lorraine, avec leur hotte pleine de merveilles parmi lesquelles des images populaires souvent imprimées à Épinal, racontant de belles histoires comme celle de Geneviève de Brabant, ou des historiettes édifiantes. Agricola Perdiguier, dit Avignonnais la Vertu, dans les "Mémoires d'un compagnon" nous décrit sa fascination pour les belles images colorisées qu'il achetait *"représentant toutes sortes de sujets, surtout des soldats, des musiques militaires, des chevaux. J'achetais aussi des livres à gravures, parmi lesquels Le miroir de l'Âme, représentant des énormes cœurs dont les diables faisaient le siège, et dont les uns étaient pris, pendant que les autres résistaient encore; plus les Quatre fils Aymon, où il était question des fameux paladins Renaud et Roland et l'Âme dévote, recueil de cantiques, où je fis connaissance de Saint-Eustache, Geneviève de Brabant, l'enfant prodigue, etc."*⁴.

Les images pieuses faisaient partie de l'univers de l'enfant, soit qu'il les découvre fixées aux murs, même des plus humbles, soit qu'elles lui soient données aux moments forts de la liturgie pour être consignées ensuite dans les missels. *"C'était aux approches de la première communion, nous rapporte A.F. Rio, dans Epilogue à l'Art Chrétien,... pour exciter l'émulation des néophytes, le curé... s'était procuré une provision d'images que leur nouveauté suffisait à rendre intéressantes car il n'en était venue aucune dans le pays depuis la proscription du culte. Aussi quand le pasteur, qui avait voulu ménager cette surprise à ses ouailles, eut déroulé son trésor, tous les regards, sans distinction d'âge ni de sexe, se tournèrent-ils du même côté ; mais les regards les plus avides furent sans contredit les miens, et je crois pouvoir dire que la concupiscence des yeux produisit rarement de pareils effets chez un enfant de mon âge."*⁵

Plus près de nous, remplaçant l'imagerie populaire, l'imagerie publicitaire, qui naît au début du XX^e siècle, grâce à l'essor de la chromolithographie puis de la photographie, participera activement à l'éducation "esthétique" des enfants. Toutes les grandes marques de produits alimentaires, les grands magasins et même les laboratoires pharmaceutique, utiliseront ce support publicitaire. La plus prolifique sera la chocolaterie Aiguebelle. *"On l'avait nommé Papa-Gâteau, écrit Robert Sabatier, et il en était fier. Ses poches étaient toujours chargées de trésors : bonbons anglais, berlinoises, fougères de réglisse, biscuit, et encore des images, celles des cafés Gilbert ou de Félix Potin, des cartes en chromo avec une devinette : Cherchez le voleur ! (Il était en général figuré par un feuillage d'un arbre). Olivier reçut le présent*

*d'une carte inoubliable sur laquelle une silhouette était tracée à l'encre, le profil du visage étant remplacé par une chaînette noire : on pouvait figurer à volonté toutes sortes de fronts, de nez, de bouches, de mentons, composant des visages grotesques qui changeaient à chaque mouvement ”.*⁶

Avec la découverte de la photographie l'image deviendra omniprésente.

Nana, dans sa chambre, voit *“une haute gravure représentant un maréchal de France caracolant avec son bâton à la main, entre un canon et un tas de boulets ; au-dessus de la commode, les photographies de la famille rangées sur deux lignes”.*⁷ Cette citation nous montre que les photographies, même dans les milieux modestes avaient leur place.

Mais si certains étaient sensibles à leur attrait technique et esthétique, d'autres y étaient très réticents. Baudelaire n'écrivait-il pas : *“Je suis convaincu que les progrès mal appliqués de la photographie ont beaucoup contribué, comme d'ailleurs tous les progrès purement matériels, à l'appauvrissement du génie artistique français, déjà si rare”*⁸. C'était le cas de la grand-mère de Marcel Proust qui écrit : *“(Elle) eût aimé que j'eusse dans ma chambre des photographies des monuments ou des paysages les plus beaux. Mais au moment d'en faire l'emplette, et bien que la chose représentée eût une valeur esthétique, elle trouvait que la vulgarité, l'utilité prenaient trop vite leur place dans le mode mécanique de représentation, la photographie. Elle essayait de ruser et, sinon d'éliminer entièrement la banalité commerciale, du moins de la réduire, d'y substituer, pour la plus grande partie, de l'art encore, d'y introduire comme plusieurs *épaisseurs* d'art : au lieu de photographies de la Cathédrale de Chartres, des Grandes Eaux de Saint-Cloud, du Vésuve, elle se renseignait auprès de Swann si quelque grand peintre ne les avaient représentées, et préférait me donner des photographies de la Cathédrale de Chartres par Corot, des Grandes Eaux de Saint-Cloud par Hubert Robert, du Vésuve par Turner, ce qui faisait un degré d'art de plus.”*⁹

Le perfectionnement des appareils d'optique, dès le XVIII^e siècle, permettant l'agrandissement de l'image, sa vision en relief, son animation, va donner à enfant des occasions renouvelées de découvrir l'image, soit par des spectacles souvent donnés au coin des rues ou sur une place de village, soit par des jouets qui très vite seront construits à son intention. De nombreux écrivains témoignent de leur émerveillement.

Au XVIII^e siècle, il ne se passait pas de fêtes de village sans que ne vienne un montreur d'optique. Il s'agissait d'un charlatan qui trimballait une sorte de boîte munie d'une loupe et d'un miroir réfléchissant et percée d'orifices placés à hauteur enfant, permettant d'admirer de belles gravures sur cuivre enluminées, éditées à Paris rue Saint-Jacques, à Augsbourg ou à Bassano, représentant des villes célèbres. Le grossissement de la lentille donnait l'impression de relief.

Dans les milieux aisés, on utilisait un appareil d'optique plus simple, le zograscope constitué d'une loupe et d'un miroir montés sur pied qui donnait l'illusion du relief. Très en vogue jusqu'au début du XIX^e siècle, cette distraction, prisée des enfants, tomba en désuétude et fut supplantée par la photographie stéréoscopique. Le stéréoscope, d'abord distraction d'adulte, mettant en pratique un phénomène de vision binoculaire connu déjà depuis longtemps et perfectionné en 1832 par Sir Charles Wheatstone, devint rapidement un jouet pour les enfants. *“Il est une espèce de joujou qui tend à se multiplier depuis quelque temps, écrit Baudelaire dans "Morale du joujou”¹⁰, et dont je n'ai à dire ni bien ni mal. Je veux parler du joujou scientifique. Le principal défaut de ces joujoux est d'être chers. Mais ils peuvent amuser longtemps et développer dans le cerveau de l'enfant, le goût des effets merveilleux et surprenants. Le stéréoscope, qui donne en ronde bosse une image plane, est de ce nombre.”*

P. Loti en fait une évocation plus personnelle¹¹: *“Je rêvais de voir des montagnes. Je me représentais de mon mieux ce que cela pouvait être ; j'en avais vu dans plusieurs tableaux... Ma sœur, pendant un voyage autour du lac de Lucerne, m'en avait envoyé des descriptions... Et mes notions s'étaient complétées de photographies de glaciers, qu'elle m'avait rapportées pour mon stéréoscope”.*

La lanterne magique, créée, dit-on, par un jésuite allemand, Athanase Kircher au XIII^e siècle, a été longtemps un objet rare, possédé par des montreurs d'images ambulants qui donnaient des spectacles dans les rues. Louis Desnoyers, dans *"Les mésaventures de Jean-Paul Choppart"*, en fait une description pleine d'humour : *“Le docile Marquis se bâta d'allumer les chandelles intérieures de la lanterne magique... aux lunettes de laquelle se pressèrent quelques curieux. Sa lanterne comprenait une vingtaine de tableaux dessinés et enluminés de la façon la plus comique.*

On remarquait dans la quantité, savoir :

L'image véritable de monsieur le Soleil, de son épouse madame la Lune et de mesdemoiselles les Etoiles, leurs filles, exécutée d'après nature, au dire du saltimbanque, par le célèbre M. Arago.

Le portrait du Juif-Errant, que le Marquis avait eu l'honneur, disait-il, de rencontrer dans ses nombreux voyages.

*La superbe Tentation de Saint-Antoine, consistant en une feuille de papier blanc, où rien n'était tracé, mais où, selon le Marquis, un peintre de talent eût pu tracer beaucoup de belles choses, et notamment ladite Tentation ”.*¹²

Grâce à Robertson, la lanterne magique devint un spectacle très populaire à Paris, dès 1798, sous la forme de fantasmagories très courues¹³. À partir de 1843, un ferblantier, Lapierre, en fit un objet bon marché qui réunissait la famille pour un spectacle à domicile. Plus tard, les enfants posséderont leurs propres lanternes et organiseront leur propre spectacle.

“A Combray, raconte Marcel Proust, dans "Du Côté de chez Swann", tous les jours dès la fin de l'après-midi, longtemps avant le moment où il faudrait me mettre au lit et rester sans dormir, loin de ma mère et de ma grand-mère, ma chambre à coucher redevenait le point fixe et douloureux de mes préoccupations. On avait bien inventé pour me distraire, les soirs où on me trouvait l'air trop malheureux, de me donner une lanterne magique dont, en attendant l'heure du dîner, on coiffait ma lampe; et, à l'instar des premiers architectes et maîtres verriers de l'âge gothique, elle substituait à l'opacité des murs d'impalpables irisations, de surnaturelles apparitions multicolores, où des légendes étaient dépeintes comme un vitrail vacillant et momentané...”

*Au pas cadencé de son cheval, Golo, plein d'un affreux dessein, sortait de la forêt triangulaire qui veloutait d'un vert sombre la pente d'une colline, et fonçait en tressautant vers le château de la pauvre Geneviève de Brabant. Ce château était coupé selon une ligne courbe qui n'était autre que la limite d'un des ovales de verre ménagés dans le châssis qu'on glissait entre les coulisses de la lanterne. Ce n'était qu'un pan de château et il avait devant lui une lande où rêvait Geneviève, qui portait une ceinture bleue. Le château et la lande étaient jaunes, et je n'avais pas attendu de les voir pour connaître leur couleur, car, avant les verres du châssis, la sonorité mordorée du nom de Brabant me l'avait montrée avec évidence ”.*¹⁴

Les plaques de lanterne magique sont innombrables, d'abord peintes, puis à partir de 1900 en décalcomanie, leur répertoire est immense : diableries, enseignement religieux, contes, leçons de morale. Elles deviendront un moyen d'éducation et d'instruction. Celui-ci fut utilisé pour l'éducation du futur Louis Philippe, puis pour Adèle et Théodore par madame de Genlis qui écrit¹⁵ : *“Nous avons la récréation de la lanterne magique quatre fois par semaine, je me charge de la montrer, ce que je fais presque toujours en anglais ; je donne ainsi, sans qu'on s'en doute, deux leçons à la fois et comme les tableaux changent souvent, je vous assure qu'Adèle et Théodore se divertissent infiniment davantage de ma lanterne magique, que les enfants qui ne voient jamais que M. le Soleil, Mme la Lune, L'enfant prodigue se ruinant avec des filles, une servante buvant le vin qu'elle a tiré et le mitron arrachant la queue du diable”.*

Les découpages tenaient une place très importante dans la vie des enfants au XIX^e siècle. Au début, ils étaient exécutés dans du papier blanc et collés sur un fond noir. Par la suite, on inversera le procédé, le découpage des parties noires donnant des silhouettes qui, mises devant une source lumineuse, formaient des ombres noires contrastant avec la blancheur des parties évidées.

De nombreuses images découpées étaient éditées à Epinal, certaines animées avec des tirettes ou par du sable. Jean Cocteau se rappelle ainsi *“la colle des images, qu'on découpe dans la chambre du malade ”.*¹⁶

Les théâtres d'ombres, d'origine chinoise furent introduits en France au XVIII^e siècle. Le principe consistait à interposer entre un mur blanc et un foyer lumineux des "silhouettes", dont l'ombre portée pouvait grandir ou rapetisser, suivant qu'on les avançait ou les reculait. Ces ombres deviendront très populaires grâce à Dominique Séraphin dont le théâtre était situé dans les jardins de l'Hôtel de Lannion à Versailles, en 1772. Le baron Grimm, qui a vu ce spectacle, écrivait, admiratif : *“Je ne connais pas de spectacle plus intéressant pour les enfants ; il se prête aux enchantements, au merveilleux et aux catastrophes les plus terribles... Ce beau genre vient d'être inventé en France où l'on en fait un amusement de société aussi spirituel que noble ”.*¹⁷

Au XIX^e siècle, le théâtre d'ombres devient un jouet très prisé, les silhouettes étant mues par des baguettes ou par un mouvement musical. Le souvenir de Séraphin se perpétue grâce aux images d'Épinal, de Metz ou de Nancy qui reproduisent les modèles sur des feuilles de papier à découper accompagnées de petits opuscules sur lesquels sont imprimées des saynètes.

Parallèlement, vont de développer des appareils qui donneront l'illusion du mouvement Le plus ancien est le phénakistoscope, inventé par un Belge, Plateau, qui redécouvre le principe de la persistance d'une image sur la rétine, en observant le soleil. Cette invention aura un vif succès comme jouet, ce que rapporte Baudelaire dans une lettre à son frère : *“Papa m'a fait un cadeau, papa m'a donné un phénakistoscope. Ce mot est aussi bizarre que l'invention. Tu dois savoir ce que c'est, toi qui es à Paris, car il y en a déjà beaucoup, Quoique je pense que tu saches ce que c'est, je vais t'en faire la description... C'est un cartonnage dans lequel il y a une petite glace qu'on met sur une table entre deux bougies, on y trouve un manche, auquel on adapte un rond de carton percé tout autour de petits trous. Par-dessus on ajoute un autre carton dessiné, le dessin tourné vers la glace. Puis on fait tourner et on regarde par les petits trous dans la glace où l'on voit de forts jolis dessins ”.*¹⁸

Ce beau jouet semble avoir beaucoup impressionné Baudelaire, puisqu'il en reparle dans "Morale du joujou". Il est vrai que c'était la première fois qu'on recréait le mouvement. *"Le phénakisticope... est moins connu. Supposez un mouvement quelconque, par exemple un exercice de danseur ou de jongleur, divisé et décomposé en un certain nombre de mouvements ; supposez que chacun de ces mouvements -au nombre de vingt, si vous voulez- soit représenté par une figure entière du jongleur ou du danseur, et qu'ils soient tous dessinés autour d'un cercle de carton. Ajustez ce cercle, ainsi qu'un autre cercle troué, à distances égales, de vingt petites fenêtres à un pivot au bout d'un manche que vous tenez comme on tient un écran devant le feu. Les vingt petites figures, représentant le mouvement décomposé d'une seule figure, se reflètent dans une glace située en face de vous. Appliquez votre œil à la hauteur des petites fenêtres, et faites tourner rapidement les cercles. La rapidité de la rotation transforme les vingt ouvertures en une seule circulaire, à travers laquelle vous voyez se réfléchir dans la glace vingt figures dansantes, exactement semblables et exécutant les mêmes mouvements avec une précision fantastique. Chaque petite figure a bénéficié des dix-neuf autres. Sur le cercle, elle tourne, et sa rapidité la rend invisible ; dans la glace, vue à travers la fenêtre tournante, elle est immobile, exécutant en place tous les mouvements distribués entre les vingt figures."*¹⁹

Perfectionnant ce principe, d'autres jouets d'animation verront par la suite le jour : le Zootrope, le Praxinoscope, inventé en 1877 par Emile Reynaud. Puis vint le cinéma des frères Lumière à la fin du siècle qui deviendra vite un jouet merveilleux pour les enfants. Robert Sabatier fait une description émouvante de l'intense émotion ressentie lors de la projection de ces images animées dans l'ombre mystérieuse des salles obscures : *"Ce dimanche-là, le film s'intitulait Don Quichotte. Plus tard, il apprendrait qu'il était l'œuvre d'un grand cinéaste allemand : Pabst. Là, il ne prit pas garde aux noms du générique. Il ne savait pas grand-chose du héros du film, ce Don Quichotte de la Manche (il croyait qu'il s'agissait de la mer), sinon qu'il était grand et maigre et toujours accompagné d'un nommé Sancho Pança, au contraire petit et gros. De là à les apparenter à Doublepatte et Patachon et à Laurel et Hardy, il n'y avait pas loin.*

Dès les premières images, Olivier fut subjugué. Chaliapine, la basse russe, et Dorville, le comédien français, devenaient ces personnages de légende. Les mésaventures du Chevalier à la Triste Figure, coiffé de son plat à barbe, mirent l'enfant dans un état d'exaltation inconnu de lui jusque-là. Il ne comprit pas grand-chose au déroulement de cette histoire, mais les chants, la musique le firent frissonner. Chaque image aiguïsa sa sensibilité, le bouleversa. Par-delà l'intelligence du sujet, il ressentait la solitude et quand les livres de l'hibalgo furent jetés au feu, l'émotion grandit en lui jusqu'aux limites de l'insoutenable. Don Quichotte chantait sa douleur et l'enfant, habitué de ses propres tristesses, la vivait avec lui. Au moment où le brasier s'écroulait, il revit les grosses cordes entourant le cercueil de sa mère, et, quand la lumière se fit, il resta longtemps face à l'écran vide comme si Don Quichotte n'avait pu le quitter.

*Il quitta le Marcadet-Palace bouleversé*²⁰.

Hors de la maison, la curiosité toujours en éveil de l'enfant ne pourra être que stimulée par les enseignes et les affiches. Véritables œuvres d'art, pour certaines peintes par des artistes célèbres, Chéret, Firmin Bouisset, Capiello, voire même Toulouse-Lautrec, elles apparaissent comme un musée pour tous: Robert Sabatier s'en souvient : *"Depuis longtemps, Olivier s'amusait à lire les murs comme un livre. On voyait des bébés partout : celui, tragique, du bébé Cadum (on disait que le bébé reproduit était mort peu de temps après et que sa mère pleurait en le voyant sur tous les murs), celui joufflu de Maïzena qui élève de beaux bébés, celui de Blédine la seconde maman. Des personnages étaient célèbres : le Noir de Banania et son Y'a bon ! tout à fait Exposition Coloniale, le Pierrot au doigt sentencieusement levé pour désigner l'inscription semi-phonétique : Le K.K.O. L.S.K, est S.Ki, le petit cow-boy des cigarettes Balto et l'ambassadeur à monocle des cigares Diplomates, les deux garçons -rouge et blanc - du Saint-Raphaël Quinquina portant leurs plateaux, le bonhomme Thermogène crachant son feu, les demoiselles des lampes Les petits Visseaux font de grandes lumières. Quant à la fillette du chocolat Mennier, on lui avait coupé ses longues nattes d'antan, dérobé son panier et, stylisée, elle n'était plus qu'une ombre écrivant sur le mur"*²¹. Les kiosques à journaux exposant de nombreux illustrés, dont la première page arborait de belles images colorisées et chatoyantes, captivaient le regard. *"Tous les matins"*²², Proust courait, nous dit-il, *jusqu'à la colonne Morris pour voir les spectacles qu'elle annonçait. Rien n'était plus désintéressé et plus heureux que les rêves offerts à mon imagination par chaque pièce annoncée, et qui étaient conditionnées à la fois par les images inséparables des mots qui composaient le titre et aussi la couleur des affiches encore humides et boursouflées de colle sur lesquelles il se détachait"*.

Découvreur d'image, l'enfant n'aura de cesse en grandissant, de devenir créateur d'images.

Qui ne se souvient, enfant, d'avoir laissé vagabonder son imagination pour créer des images qui se nourrissaient du moindre détail : *"Heureusement, écrit Valéry Larbaud, contre l'ennui, voici la Figure. Elle est facile à retrouver, quand on sait. Mais l'enfant est seul à savoir. Lui seul a vu la Figure dans les veines du marbre de la cheminée : une longue figure sérieuse et jeune, toute rasée, avec des yeux profonds et un front étroit à demi*

*caché sous une couronne de feuillage. La petite bouche noire est entrouverte. Plus qu'à la dernière visite, on dirait. Si la Figure allait parler!"*²³

C'est surtout par le barbouillage et le coloriage, que l'enfant, très tôt, va exprimer sa créativité esthétique. Pierre Loti nous raconte qu'il exécutait, muni de son crayon, *"deux compositions de sentiment que j'intitulais, l'une le canard heureux ; l'autre le canard malheureux... Pour le canard heureux j'avais représenté, dans le fond du tableau, une maisonnette et, près de l'animal lui-même, une grosse bonne femme qui l'appelait pour lui donner à manger.*

Le canard malheureux, au contraire, nageait seul, abandonné sur une sorte de mer brumeuse que figuraient deux ou trois traits parallèles, et, dans le lointain, on apercevait les contours d'un morne rivage. Le papier mince, feuillet arraché à quelque livre, était imprimé au revers, et les lettres, les lignes transparaisaient en taches grisâtres qui subitement produisirent à mes yeux l'impression des nuages du ciel ; alors ce petit dessin, plus informe qu'un barbouillage d'écolier sur un mur de classe, se compléta étrangement de ces taches du fond, prit tout à coup pour moi une effrayante profondeur ; le crépuscule aidant, il s'agrandit comme une vision, se creusa au loin comme les surfaces pâles de la mer."²⁴

Mais dès le XVIII^e siècle, les éducateurs veilleront à discipliner cette fantaisie créatrice. Doté d'une boîte de couleurs, cadeau obligé dans les familles bourgeoises, l'enfant devra s'appliquer à colorier en respectant les lignes tracées et en remplissant les formes, ce qui requiert toute son attention mais bride son imagination. L'étape suivante consistera en l'apprentissage de la peinture et du dessin, car la peinture entre, alors, dans ce qu'il est convenu d'appeler "les bonnes éducations". Ainsi, Mlle Rouault, la future Emma Bovary, *"élevée au couvent, chez les Ursulines, avait reçu, comme on dit, une belle éducation, elle savait en conséquence la danse, la géographie, le dessin, faire de la tapisserie et jouer du piano"*.²⁵

Ces naïves aquarelles sont souvent de touchants témoignages d'amour. *"Oh! ces aquarelles qui étaient chez grand-mère, pauvres petites choses naïves ! s'exclame P. Loti. Elles portaient toutes cette dédicace : *Bouquet à ma mère*, et au-dessous, une respectueuse poésie à elle dédiée, un quatrain, qu'à présent je savais lire et comprendre. Et c'étaient des œuvres d'enfance ou de première jeunesse de mon père, qui, à chaque anniversaire de fête, embellissait ainsi l'humble logis d'un tableau nouveau"*²⁶.

Ainsi, le dessin, le coloriage, la peinture, expressions de la spontanéité créatrice de l'enfant, ont été rapidement utilisés comme moyen d'éducation. Certes il s'agissait de développer son goût esthétique, mais en le canalisant, en lui apprenant l'attention, l'application, bref en le disciplinant.

L'IMAGE ET L'INIATION AU SAVOIR

Exploitant l'attrance curieuse des enfants pour l'image, les éducateurs ont compris, dès le XVIII^e siècle, tout l'intérêt qu'il pouvait y avoir à amener l'enfant au Savoir par l'image. Le résultat a parfois été tel que ces images ont été chez certains source de vocation.

L'apprentissage de la lecture et de l'écriture, base de la mission des maîtres de l'ancien régime comme de la république se fera très tôt par des abécédaires utilisant l'image colorisée pour apprendre les lettres que l'enfant doit reconnaître et épeler à haute voix. Ainsi, habitués à feuilleter des abécédaires imagés, les enfants deviendront-ils de fervents consommateurs de livres illustrés dès le XVIII^e siècle. Il s'agit, alors, de livres de colportage et des arlequinades qui étaient des albums munis de rabats que l'on soulevait pour découvrir les illustrations cachées sous le feuillet de dessous. Il s'agissait d'ouvrages d'instruction religieuse et d'exhortation à la piété. Au début du XIX^e, il s'agit toujours de livres publiés par les éditeurs de "bons livres" de morale chrétienne comme Mame à Tours qui restent fidèles à la formule du livre romantique avec une vignette et des planches hors texte gravées sur bois ou lithographiées.

La Bible et la Légende Dorée sont les grands titres de la littérature enfantine de l'époque. Victor Hugo s'en souvient :

*"Nous grimpâmes un jour jusqu'à ce livre noir;
Je ne sais pas comment nous fîmes pour l'avoir,
Mais je me souviens bien que c'était une Bible.
Ce vieux livre sentait une odeur d'encensoir.
Nous allâmes ravis dans un coin nous asseoir.
Des estampes partout quel bonheur! quel délice."*²⁷

*“Ma mère, écrit quant à lui Alphonse de Lamartine, avait reçu de sa mère une belle Bible de Royaumont, dans laquelle elle m'apprenait à lire. Cette Bible avait des gravures de sujets sacrés à toutes les pages. Quand j'avais récité ma leçon et lu à peu près sans faute la demi-page de l'histoire Sainte, ma mère découvrait la gravure et, tenant le livre ouvert sur ses genoux, me la faisait contempler en me l'expliquant pour ma récompense”.*²⁸

Ces livres sont concurrencés par les incessantes rééditions du Robinson Crusoé. Le petit Chose avoue qu'il était lui-même *“cet homme singulier, vêtu de peaux de bêtes, dont on venait de me donner les aventures, master Crusoé lui-même. Douce folie ! Le soir, après souper, je relisais mon Robinson, je l'apprenais par cœur ; le jour, je le jouais, je le jouais avec rage, et tout ce qui m'entourait, je l'enrôlais dans ma comédie. La fabrique n'était plus la fabrique ; c'était mon île déserte oh bien déserte. Les bassins jouaient le rôle d'océan. Le jardin faisait une forêt vierge. Il y avait dans les platanes un tas de cigales qui étaient dans la pièce et qui ne le savaient pas”*²⁹. Ou par celles du Buffon illustré, comme en témoigne Alexandre Dumas qui écrit dans ses mémoires : *“Ce qui m'attirait dans la maison, outre l'amitié qu'on m'y témoignait, c'était une magnifique édition de Buffon, avec gravures coloriées.*

Tous les soirs... on me mettait un volume de Buffon entre les mains, et l'on était débarrassé de moi toute la soirée.

*Il en résulte que j'appris à lire, je ne sais trop comment, mais je puis dire pourquoi : c'était pour connaître l'histoire, les mœurs, les instincts des animaux dont je voyais les portraits”*³⁰.

Un débat va s'instaurer dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle entre ceux qui prétendaient que tous les moyens étaient bons pour discipliner l'enfant et lui faire abandonner le goût du jeu et des chimères, et ceux, précurseurs du romantisme, qui considéraient que l'imagination était un don de la nature qu'il fallait développer.

C'est en 1807 que paraît, en Angleterre, le premier livre illustré destiné à distraire les enfants, c'est "The Butterfly's Ball" écrit par William Roscoe pour ses enfants et illustré par William Mulready. Alors que l'auteur du texte développait une atmosphère de rêve et de mystère, l'illustrateur évoquait à chaque image l'environnement fantastique.

C'est Hetzel, après les Anglais qui, le premier, en 1861, décida de publier une collection uniquement destinée aux enfants, les auteurs les plus connus sont Alexandre Dumas, George Sand, les illustrateurs sont Gustave Dore, Gavarni, Riou ou Frolich. Jean-Paul Sartre dans "Les mots", nous avoue que *“quel que fût l'auteur, j'adorais les ouvrages de la collection Hetzel, petits théâtres dont la couverture rouge à glands d'or figurait le rideau. Je dois à ces boîtes magiques - et non aux phrases balancées de Châteaubriand - mes premières rencontres avec la beauté. Quand je les ouvrais j'oubliais tout... J'étais vision, j'inondais de lumière les belles joues sombres d'Aouda, les favoris de Phileas Fogg. Délivrée d'elle-même enfin, la petite merveille se laissait devenir pur émerveillement”*³¹.

Un auteur, Jules Verne, avec la Collection des "Voyages extraordinaires", tient une place de choix dans cette fin de siècle. Marcel Schneider en garde un souvenir durable : *“Mon père m'avait donné l'Île mystérieuse, seul rescapé de la douzaine de romans de Jules Verne, aujourd'hui si recherchés dans leur reliure d'époque, qu'il avait possédés. Le titre m'enchantait. Le pouvoir de certains mots, et surtout de mots comme île et mystère, me communiquait une joie si profonde que je n'avais pas besoin de connaître le développement de l'histoire. Mais Jules Verne explique tout ; il n'est pas d'énigme qu'il ne résolve. Je possède toujours ce livre, rompu, dégligné. Les illustrations de Férat font ma joie”*³².

Ces livres, ainsi que ceux de la maison Hachette, avec la Bibliothèque Rose Illustrée, séduisent par leur beau cartonnage rouge et or, brillamment enluminé, d'autant plus précieux que c'étaient des livres d'exception, livres d'éternelles ou livres de prix.

À côté, plus modestes, étaient les livres illustrés faisant appel à des illustrateurs de talent comme Job, Boutet de Montvel, Benjamin Rabier et son canard Gédéon, ou Pinchon avec Bécassine, ce dernier étant le précurseur de nos modernes bandes dessinées. *“Ces bandes dessinées avant la lettre que sont les ouvrages de Christophe faisaient mon bonheur, écrit Marcel Schneider³³, à la campagne, à Changis, où ils étaient réunis, je ne sais pourquoi, Cosinus, Camember, mais surtout la Famille Fenouillard : Cunégonde et Artémise avec leurs extravagants chapeaux, leurs mains pendant comme des endives cuites et leur air de chipie excitaient mon fou rire”*.

Dans la bibliothèque des enfants, on ne saurait oublier les journaux à "images", comme le Journal des Écoliers, le Magasin des Demoiselles, le Journal de la Jeunesse qui avaient tous en commun d'être éducatifs. Aussi faudra-t-il attendre le XX^e siècle pour que paraisse une presse enfantine distrayante, comme Cri-Cri, l'Épatant ou la Semaine de Suzette, créée en 1905 par H. Gautier. Jean-Paul Sartre se souvient dans "les Mots" : *“Au cours d'une de mes promenades, Anne-Marie s'arrêta comme par hasard devant le kiosque qui se trouve encore à l'angle du boulevard Saint-Michel et de la rue Soufflot : je vis des images merveilleuses, leurs couleurs criardes me fascinèrent, je les réclamai, je les obtins ; le tour*

*était joué : je voulais avoir toutes les semaines Cri-cri, l'Épatant, les Vacances, les Trois boy-scouts de Jean de la Hire et le Tour du monde en aéroplane d'Arnould Galopin, qui paraissait en fascicule le jeudi. D'un jeudi à l'autre je pensais à l'Aigle des Andes, à Marcel Dunot, le boxeur aux poings de fer, à Christian l'Aviateur beaucoup plus qu'à mes amis Rabelais et Vigny...*³⁴

Quoique plus austères, les images vont éclairer, après Jules Ferry, les manuels scolaires. Un livre de lecture, comme "Le tour de la France par deux enfants" de Bruno, sera sans cesse réédité jusqu'au début du XX^e siècle. Leur rôle ne sera pas innocent. Surtout dans les livres d'histoire, où ces images serviront à illustrer le texte dans un esprit militant laïque ou chrétien.

L'image a donc été avant tout un outil essentiel dans l'éducation et la diffusion du Savoir. Le témoignage d'Alexandre Dumas, que nous avons cité plus haut, en est l'illustration. Berlioz, dans ses Mémoires, nous avoue aussi : *"Je passais de longues heures devant des mappemondes, étudiant avec acharnement le tissu complexe que forment les îles, caps et détroits de la mer du Sud et de l'archipel Indien ; réfléchissant sur la création de ces terres lointaines, sur leur végétation, leurs habitants, leur climat, et pris d'un désir ardent de les visiter"*³⁵.

Le Magasin pittoresque apparaît comme la meilleure concrétisation de ce besoin d'enseigner par l'image. Cette revue, qui aura un grand succès populaire pendant tout le XIX^e siècle, alliait à un texte instructif et toujours documenté des lithographies nettes et précises. P. Loti se souvient : *"L'Égypte, l'Égypte antique, appelée aussi à exercer sur moi, un peu plus tard, une sorte de fascination bien mystérieuse, je la retrouvais pour la première fois, sans hésitation ni étonnement, dans une gravure du Magasin pittoresque. Je saluais comme d'anciennes connaissances deux dieux à tête d'épervier qui étaient là, inscrits de profil sur une pierre de chaque côté d'un étrange zodiaque, et, bien que ce fût par une journée sombre, il me vint, j'en suis sûr, l'impression subite d'un chaud et morne soleil"*³⁶.

Le Grand Larousse illustré est un solide concurrent et Sartre enfant s'y délecte, se noyant littéralement dans ce *"qui lui tient lieu de tout"*³⁷.

Véhicule de la connaissance, l'image a pu être parfois à l'origine d'une vocation. Vocation religieuse, c'est le cas de Thérèse Martin, sainte Thérèse de Jésus et de la Sainte Face. Dans l'Histoire d'une âme, elle écrit : *"Je dois aux belles images que Pauline me montrait, une des plus douces joies et des plus fortes impressions qui m'aient excitée à la pratique de la vertu. J'oubliais les heures en les regardant. Par exemple la petite fleur du divin prisonnier me disait tant de choses que j'en restais plongée dans une sorte d'extase ; je m'offrais à Jésus pour être sa petite fleur, je voulais le consoler, m'approcher moi aussi du tabernacle, être regardée, cultivée, cueillie par lui"*³⁸. Vocation professionnelle souvent. C'est le cas de J. F. Rio, dont nous avons rapporté plus haut l'attrait pour les images religieuses et qui devait devenir un grand historien de l'art sacré. Quant à P. Loti, nul ne peut douter que le livre d'images dont il nous parle ici n'ait pas influencé son goût pour l'exotisme : mon frère *"me fit cadeau d'un grand livre doré, qui était précisément un Voyage en Polynésie, à nombreuses images ; et c'est le seul livre que j'aie aimé dans ma première enfance. Je le feuilletais tout de suite avec une curiosité empressée. En tête, une grande gravure représentait une femme brune, assez jolie, couronnée de roseaux et nonchalamment assise sous un palmier ; on lisait au-dessous : *Portrait de S.M. Pomaré IV, reine de Tahiti *. Plus loin, c'étaient deux belles créatures au bord de la mer, couronnées de fleurs et la poitrine nue, avec cette légende : "Jeunes filles tahitiennes sur une plage"*³⁹.

Ainsi, tous ces souvenirs littéraires, qui ne sauraient être exhaustifs, témoignent que, depuis le XIX^e siècle qui a vu l'essor de l'image, celle-ci a émerveillé des générations d'enfants et les a souvent influencés dans leurs goûts esthétiques, leur formation éducative ou leur vocation. Au cours du XX^e siècle et surtout depuis cinquante ans, ces images, par le cinéma et la télévision, ont envahi l'environnement facilitant, certes, l'éducation mais aussi influençant les comportements, modelant les mentalités et souvent conditionnant une aliénation des individus. D'enrichissantes, ces images ont tendance à devenir stérilisantes. Bien entendu tout n'est pas noir. De grands progrès ont été réalisés dans le graphisme, dans les modes de reproduction ou d'expression, on peut donc s'interroger : quel souvenir en restera-t-il dans la mémoire des écrivains de demain, enfants d'aujourd'hui?

¹ C. BAUDELAIRE : "Le voyage" in Fleurs du mal, Lib. Alphonse Lemerre, Paris 1949, p.322.

² C. BAUDELAIRE : Curiosités esthétiques "Salon de 1859" in Œuvres complètes, t. II. Paris, Michel Levy frères, 1868, pp.451, p. 270.

³ A. FRANCE : Le Livre de mon Ami. Paris 1885, p.197-202

- ⁴ A. PERDIGUIER : Mémoires d'un compagnon, Maspero, Paris 1977, p.73-74.
- ⁵ A.F. RIO : Épilogue à l'art chrétien, Fribourg-en-Brisgau, 1870, p. 21-22.
- ⁶ R. SABATIER : Trois sucettes à la menthe. Albin Michel éd. 1972, p.128.
- ⁷ E. ZOLA : L'Assommoir. Paris 1970, p. 421.
- ⁸ C. BAUDELAIRE : Curiosités esthétiques "Salon de 1859" *op. cit.* n° 2., p. 260.
- ⁹ M. PROUST : Du côté de chez Swann. Gallimard éd., 1954, p. 52-53.
- ¹⁰ C. BAUDELAIRE : Morale du joujou, *in* Œuvres complètes, t. III, L'Art romantique. Paris, Michel Levy frères, 1868, pp.442, p. 145.
- ¹¹ P. LOTI : Le Roman d'un enfant. Calmann Lévy. 1943, p. 130-131.
- ¹² L. DESNOYERS : Les mésaventures de Jean-Paul Choppart, Paris, Hetzel éd., sd, p. 285-286.
- ¹³ E.G. ROBERTSON : Mémoires récréatifs, scientifiques et anecdotiques d'un physicien aéronaute. Café clima éditeur. Langres, 1985, pp.254.
- ¹⁴ M. PROUST : Du côté de chez Swann, *op. cit.* n°9, p. 16-17.
- ¹⁵ Mme DE GENLIS : Adèle et Théodore ou lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des Princes et des jeunes personnes de l'un et l'autre sexe, Paris, chez Maradan, 1813, vol. 1, pp. 431, p. 115.
- ¹⁶ J. COCTEAU : Portraits-souvenirs 1900-1914, Paris, 1977, p. 82.
- ¹⁷ BARON GRIMM, Correspondance, cité par R. ALLEAU *in* Dictionnaire des jeux, Réalités de l'imaginaire, Henry Veyrier, sd., pp. 354, 1782, p. 67-68.
- ¹⁸ C. BAUDELAIRE : Correspondance, Lettre du 23 novembre 1833, Paris, 1977, T.1, p. 22.
- ¹⁹ C. BAUDELAIRE : Morale du joujou, *op. cit.* n° 18, p. 146-147.
- ²⁰ R. SABATIER : Les allumettes suédoises. Albin Michel éd, 1969, p. 98-99.
- ²¹ R. SABATIER : Les allumettes suédoises, *op. cit.* n°20, p.144.
- ²² M. PROUST : Du côté de chez Swann, *op. cit.* n°9, p. 91-92.
- ²³ V. LARBAUD : Enfantines, Paris, 1978, p.71
- ²⁴ P. LOTI : Le Roman d'un enfant, *op. cit.* n°10, p. 40-41.
- ²⁵ G. FLAUBERT : Emma Bovary, Gallimard, 1972, p.42.
- ²⁶ P. LOTI : Le Roman d'un enfant, *op. cit.* n°11, p.64.
- ²⁷ V. HUGO : Les Feuillantines *in* Les Contemplations, Livre V. Le Livre de poche, 1972, pp. 576.
- ²⁸ A. DE LAMARTINE : Le Poète et l'homme d'état, La Bibliothèque, Paris, 1969, pp. 296, p.15.
- ²⁹ A. DAUDET : Le Petit Chose, Hachette éd, 1930, p.6.
- ³⁰ A. DUMAS : Mes Mémoires, Paris, 1962, T.I, chap. XXI, p. 54.
- ³¹ J.P. SARTRE : Les Mots, Paris, 1972, p. 64-66.
- ³² M. SCHNEIDER : L'éternité fragile, Grasset et Fasquelle éd., 1989, p.44.
- ³³ M. SCHNEIDER : L'éternité fragile, *op. cit.* n°32, p.45.
- ³⁴ J.P. SARTRE : Les Mots, *op. cit.* n°30, p. 91-92.
- ³⁵ H. BERLIOZ : Mémoires d'Hector Berlioz, Calmann- Lévy, 1878, p. 6-7.
- ³⁶ P. LOTI : Le Roman d'un enfant, *op. cit.* n°11, p.95.
- ³⁷ J.P. SARTRE : Les Mots, *op. cit.* n° 30, p. 54.
- ³⁸ SOEUR THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS ET DE LA SAINTE FACE : Histoire d'une âme, Paris, 1934, p.82.
- ³⁹ P. LOTI : Le Roman d'un enfant, *op. cit.* n°11, p.85-86.